

IA, devoir d'inventaire

L'idéologie transhumaniste, portée par les milliardaires de la Silicon Valley, soutient que le développement de l'intelligence artificielle permettra à l'homme d'améliorer ses capacités cognitives, notamment avec les neurotechnologies. Pourtant, cette logique mérite d'être interrogée en profondeur car, comme le montre la philosophe Anne Alombert dans un essai concis et convaincant, le terme d'« intelligence artificielle » pose problème, à tel point que même Herbert Simon (1916-2001), chercheur en sciences cognitives et économiste

partisan de l'IA, préférait la notion de « *traitement automatique de données* », qui décrit plus précisément ce qui est à l'œuvre. Pour Anne Alombert, la capacité de séduction de l'intelligence artificielle repose en partie sur un storytelling qui postule une analogie entre l'esprit et la machine : « *On soutient qu'une supposée intelligence, considérée comme uniforme et universelle, peut-être modélisée à travers des opérations mathématiques, qui se déroulent indifféremment dans des corps vivants ou dans des supports numériques.* » La thèse d'un « esprit

numérique » cache en réalité la matérialité et les enjeux économiques très concrets qui président à sa mise en place par de puissants idéologues, comme Sam Altman (ChatGPT) ou Elon Musk (Grok). Ce qui est important, selon elle, c'est d'analyser les conséquences psychiques et sociales du passage de l'écriture à l'intelligence artificielle pour tenter de distinguer le positif et le négatif, ambivalence déjà présente lors du passage de la tradition orale à l'écriture. **Matthieu Giroux**

De la bêtise artificielle,
d'Anne Alombert, Allia, 144 p., 8,50 €.

